

Conférence de M. Fernand Khnopff (1892)

au *Cercle des Arts et de la Presse*, à propos de l'Exposition de photographies de Hollyer, d'après G.-F. Watts, F.-M. Brown, D.-Gl. Rossetti et E. Burne-Jones.

Le conférencier, dont c'était le début, a commencé par l'étude des caractères distinctifs de l'art anglais contemporain, qu'il place en tête du mouvement artistique actuel. Il en apprécie le côté aristocratique, et intellectuel, dont il indique quelques causes sociales ou climatériques. « On y pourrait ajouter, dit-il, voyant les choses de très haut, que dans le grand mouvement de civilisation venu du sud-est, de l'Inde, et se dirigeant vers le nord-ouest, après avoir passé par l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie et la France, l'heure est arrivée pour les Anglais d'être les plus forts.

Il y a aussi à remarquer qu'en Angleterre, le gouvernement s'occupe fort peu des artistes pour les former (ou déformer) et les entretenir. L'art qui y existe a ainsi sa *raison d'être* et ne souffre pas de cette plaie de l'école française, le tableau de musée, celle chose bâtarde, inutile, encombrante, qui se fait dans l'intention unique de remplir, au Salon, tel grand panneau du Palais de l'Industrie, et que l'Etat, responsable en définitive de son exécution, se croit obligé d'acheter pour en couvrir les murs de quelque musée de province, construit lui-même d'ailleurs pour abriter les manifestations de cet art monumental en chambre. »

Puis, à propos d'une visite chez Watts, après avoir fait un croquis de dimanche à Londres, il a exprimé toute son admiration pour l'auteur de ces chefs-d'œuvre : *L'Amour et la vie*, *L'Amour et la mort*. « Ce qui constitue le trait caractéristique de l'art de Watts, dit-il, c'est un effort continu vers l'idéal, une recherche anxieuse d'exprimer dignement un sentiment élevé, » et cela sans négliger le charme pictural : la grandeur de la ligne et la richesse de la couleur.

Ensuite, après une courte histoire du mouvement préraphaélite, le conférencier en a expliqué les recherches d'exactitude, si différentes cependant du réalisme français, à cause d'un esprit presque religieux.

Il a parlé de Ford-Madox Brown comme initiateur du mouvement, de la fondation du P. R. B. et du *Germ*, son journal, dont il a cité un extrait d'une étude de M. F. Stephens : « L'objet que nous nous sommes proposé en écrivant sur l'art, c'est un effort pour encourager et stimuler une adhésion complète à la simplicité naturelle ; et aussi, comme moyen auxiliaire, de diriger l'attention sur les œuvres relativement peu nombreuses que l'art actuel produit dans cet esprit. On a dit qu'il y a, dans ce mouvement de l'école moderne, présomption, manque de déférence aux autorités établies, abandon des anciennes traditions du pays. A cela on peut répondre qu'il n'y a rien de plus humble que la prétention à l'observation des faits seulement et que l'essai de les rendre dans leur vérité ».

Alors est venue la partie la plus intéressante, peut-être, de la conférence : la vie de Rossetti, sa rencontre avec Elisabeth Siddal ; la mort de cette femme qu'il adorait et l'enterrement avec elle de ses manuscrits, suivi, sept ans après, de l'exhumation si dramatique.

Les poèmes et les tableaux de Rossetti ont été étudiés, après cela, dans leurs ressemblances d'inspiration et leurs différences de technique.

L'analyse de l'œuvre de E. Burne-Jones a suivi ; elle était plutôt générale, à part la description de deux tableaux : *Le Chant d'amour* et *Le Roi Cophetua et la Mendiante*.

Le conférencier-peintre a terminé son étude en reprochant à une certaine école de critique de juger toutes les œuvres d'art, de quelque tendance qu'elles soient, d'après quelques mêmes « principes », et il a cité, pour conclure, une phrase d'un critique anglais, M. Walter Pater : « La lutte ne doit pas être des écoles ou des tendances d'art entre elles; mais de toutes les écoles contre la stupidité, qui est morte pour l'esprit, et contre la vulgarité, qui est morte pour la forme ».